

MORCEAUX CHOISIS de Bernard Frank

L'éternel recours

1. DIMANCHE, AVANT 20 H.

DANS le *Figaro-Magazine* qui, depuis l'élection de Mitterrand, est devenu mon hebdomadaire de chevet, je suis toujours assuré de lire, chaque semaine, deux pages savoureuses aux signatures prestigieuses. Quels sont les journaux français qui pourraient vous en garantir autant ? Ces pages datent de quarante ans, précieux fragments du *Figaro* d'alors, jaunes comme l'étoile. Giscard, Chirac, Barre et bien d'autres hommes politiques d'envergure dont les noms, aujourd'hui, m'échappent, feraient bien de les apprendre par cœur. Quand les Français enfin réveillés de leurs funestes songes les auront de nouveau plébiscités — un peu tard, hélas ! —, quels mots plus justes pourraient-ils employer pour toucher nos compatriotes ?

Ecoutez : « Ma voix aujourd'hui s'est raffermie car la France se relève. Mais bon nombre de Français se refusent à le reconnaître. Croient-ils vraiment que leur sort est plus tragique qu'il y a un an ?... Faut-il vous rappeler le jugement que portent sur notre pays les nations neutres, l'hommage qu'elles rendent à notre pieux redressement ? Croyez-moi, le moment n'est pas venu de vous réfugier dans l'ameritume ou de sombrer dans le désespoir. Vous n'êtes ni vendus, ni trahis, ni abandonnés. Ceux qui vous le disent vous mentent et vous jettent dans les bras du communisme. Vous souffrez et souffrirez encore longtemps, car nous n'avons pas fini de payer toutes nos fautes. L'épreuve est dure. Beaucoup de bons Français, et parmi eux les paysans et les ouvriers, l'acceptent avec noblesse... Il me faut votre foi, la foi de votre cœur, la foi de votre raison. Il me faut votre sagesse et votre patience. Vous ne les acquerez que dans la discipline que je vous impose et dont, seuls, les oublieux de notre Histoire, ou les adversaires de notre unité, cherchent à s'évader... Venez à moi ! Nous sortirons de la nuit où nous a plongés l'affreuse aventure. »

Ces paroles furent prononcées par le Maréchal, chef de l'Etat, le 17 juin 1941, à l'occasion du premier anniversaire de son accession au pouvoir et pour commémorer la demande d'armistice. Je ne vois pas ce que notre futur président de la République pourrait y ajouter quand il s'agira pour lui de dresser un premier bilan de son action après « l'affreuse aventure » socialiste.

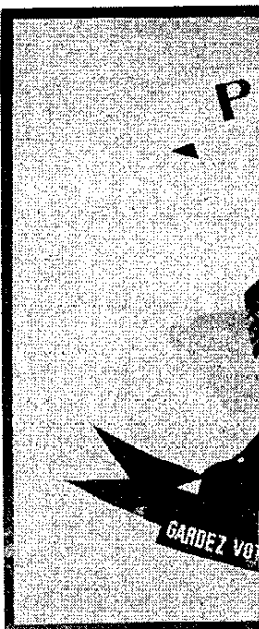
Pour nos pleureuses du *Figaro* — Pauwels, Jean d'Ormesson, Alain Griotteray —, le discours de Pétain est presque désespérant dans sa perfection. Ils ne trouveront pas mieux, je le crains. Pauwels, la semaine dernière, cherchait d'autres hommes, d'autres idées, d'autres structures et un autre verbe pour retrouver l'espoir : qu'il relise plutôt les discours du vainqueur de Verdun ! Tout commence demain, piaïlle Jean d'Ormesson, qui ajoute : « Il

faut que le 21 juin, loin d'être la dernière marche d'un prélude à l'abîme, soit la première marche d'un retour à la raison. » Je me demande si l'ami Jean n'est pas un peu fatigué, s'il ne devrait pas céder la plume à son oncle Wladimir qui écrivait le 6 juin 1941 : « Il faut devenir exigeant. On s'était abandonné, on se laissait aller. Le moindre effort était devenu la règle. Le régime dans lequel nous vivions était un régime en col mou. »

On prétend que Robert Hersant n'aime pas les journalistes en général, et surtout pas les siens — ils coûtent cher, ils râlent pour des riens, ils se mêlent d'écrire, et puis Hersant est jaloux de leur belle carte professionnelle —, on va jusqu'à dire que, s'il pouvait faire des journaux sans journalistes, ces journaux ne s'en porteraient que mieux, je lui suggère donc de réduire son *Figaro* au strict nécessaire, au cache-sexe de rigueur sur les plages pudibondes, à savoir : le carnet mondain, les petites annonces, la *Famille Illico*, quelques dépêches d'agence, les discours du Maréchal en feuilleton. Ces discours en deux tomes d'un bleu layette furent pour nous, de la zone nono qui chantions lors des séances de plein air « Maréchal nous voilà devant toi », etc., notre Bible en 1943-1944. Ils nous ont marqués comme le *Petit Livre rouge* à prétendument marqué les Chinois. Comme je regrette de ne pas avoir songé à les offrir à Bernard-Henri Lévy quand il composait rageusement et à la hâte son *Ideologie française*, scandale de galopin étourdi qui s'écrase sur une fourmière en délire. S'il avait appelé son essai le *Style du Maréchal*, il aurait fait un tabac et évité ces réactions indignées d'anciens combattants des deux guerres lorsqu'on profane le monument aux morts de la littérature française du XX^e siècle.

2. APRES 20 H.

OUF ! C'est fait. C'est fini. Ça commence. Les bêtises, l'avenir, les réformes, la chute du Franc, le désastre économique, autre chose, l'espoir, rien peut-être. Ils l'ont enfin, cette majorité énorme, bovine, bestiale, qui n'arrive qu'aux autres, superbe, généreuse, obscure, attendue, stupéfiante. Depuis le 10 mai, c'était dans la poche, on n'en revient pas. Ils ont donc gagné, ces imbéciles ! Nous avons gagné ! Ah ! C'est d'un mauvais goût, notre snobisme en prend un coup. C'est comme si Baudelaire avait été surpris, photographié en train de déposer une gerbe sur la tombe du Soldat inconnu. Plus de Baudelaire. Il y a maldonne ; cette victoire, c'était pour les Bazin, les Jean d'Ormesson, les Lanoux, les Pauwels, les Guinard, les Gallo, les Guy des Cars, les travailleurs, les décorés, les consciencieux, les primés, les belles carrières, nous, nous étions le sel de la terre, le seul enfant juif dans une classe de cathos et qui tourne de l'œil à l'idée d'aller en vacances en Israël. Salauds d'électeurs, vous voulez notre mort ? Qu'est-ce qui vous a pris ?



Le maréchal Pétain en 1940 : « Suivez-moi »

Qu'est-ce que vous voulez prouver, à la fin ? Ils n'étaient peut-être pas assez bons pour vous ces Chinaud, ces Alain Peyrefitte, ces Dominati, ces Lecat, ces Robert Poujade, ces Deniau ? Est-ce que par hasard vous vous prendriez pour des artistes, sales bourgeois que vous êtes ?

Et vous, les mains calleuses, les ouvriers, les classes laborieuses, les forces vives, vous ne pouvez pas rester plus nombreux, entre vous, au chaud dans votre ghetto communiste ?

IL ne vous fait plus rire, Georges Marchais ? Il ne se donne peut-être pas assez de mal pour vous convaincre de faire la révolution sans bouger ? Mais qu'est-ce qui m'a foutu un pays comme ça ? Le changement, l'alternance, la réforme, ce ne sont pas des mots de chez nous ! Si, maintenant, les Français se mettent à raisonner comme des Anglais, des Scandinaves, des Allemands, c'est le meilleur de notre latinité qui s'en va. Ne pleurons plus. Nous sommes libres enfin ! Nous allons pouvoir critiquer nos frères gauches, balourds, maladroits qui sont au pouvoir.

C'était leur échec que nous aimions et que nous haïssions. Fini, j'ai dit. Nous les défendrons, nous les conseillers, et pour rien d'ailleurs. Le pouvoir n'écoute jamais que le pouvoir. Lisez les fables : *Narcisse*, *Echo*. Giscard, ce fat, voulait regarder la France au fond des yeux. En fait, pour lui, la France était une fontaine où, s'étant aperçu, il devint à jamais amoureux de lui-même, comme Narcisse qui mourut en s'admirant et se changea en fleur.

B.F.

QUAND VOUS AVEZ UN PROBLEME DE LOGEMENT, PENSEZ D'ABORD A LA RUBRIQUE IMMOBILIERE DU MATIN.

Paris-Londres 180^F

En 1978 pour les jeunes les étudiants le troisième Age Car et Movercraft par